

En Normandie, les pommiers, les vaches et le Meuh Cola

14 AOÛT 2020 | PAR KHEDIDJA ZEROUALI

À Saint-Pair-sur-Mer, trois Normands fabriquent depuis dix ans le Meuh Cola dans une limonaderie artisanale. Local et bio, ce soda s'oppose en tout au « coca-colonialisme » américain, apportant une démonstration d'une économie au service des gens

Il est presque minuit et dans l'un des plus vieux bars de Granville, en Normandie, les vinyles de rock se succèdent. Le tenancier du Winibelle arbore un grand sourire et un nuage de cheveux gris et bouclés. Jean-François sert les bières à tour de bras et s'amuse qu'on lui parle de sodas. « *Ici, les gens boivent plutôt de la bière.* » Entre deux clients, il raconte qu'il a servi le Meuh Cola, alternative normande à la marque américaine Coca-Cola, « *au début de l'aventure* » et que son inventeur, Sébastien Bellétoile, communément désigné ici, entre mer et campagne, « *le gars de Meuh Cola* », a toute sa sympathie.

Accoudé au bar, une casquette vissée sur la tête, passant de table en table, Jérôme, un habitué, tchatte permaculture. « *Je suis pour la destruction du capitalisme par toutes les façons. Donc je soutiens tout ce qui est local, solidaire et éthique* », plaide le thérapeute de 52 ans, quelque part entre une heure du matin et le réveil du boulanger. Sa compagne travaille au Django, un des nombreux cafés de la ville qui sert le Meuh Cola. « *De temps en temps, pour donner un coup de main, je vais à la limonaderie chercher les cartons pour les ramener au bar* », annonce l'amoureux serviable. De toute la gamme que propose la marque normande, Jérôme préfère la classique, celle qui fut à la base de tout et qui ressemble le plus au Coca-Cola américain, le Meuh Cola noir.



Le Meuh Cola transparent a le goût du Cola, la couleur en moins. KZ

« *Je ne boycotte pas totalement le Coca des Américains mais je n'en bois plus que lorsque j'ai mal au ventre. Ça me soulage* », explique encore le quinquagénaire, qui préfère au capitalisme liquide le goût et l'éthique de la marque du coin. En 2019, la plateforme Iboycott (<https://www.lamanchelibre.fr/actualite-650313-saint-pair-sur-mer-manche-la-boisson-meuh-cola-recompensee>), qui appelle au boycott des marques trop polluantes ou peu éthiques, a décerné le label citoyen au soda Meuh Cola pour son engagement.

Lucie vient rejoindre les tables bondées du Winibelle à la fin de son service. Elle est serveuse depuis deux ans au restaurant Aux Petits oignons. Depuis mars, ils ne proposent plus de Coca-Cola mais du Meuh Cola. « *Ce qui nous a attirés, c'est que c'est fabriqué tout à côté. Coca-Cola, c'est déjà un groupe super puissant. Ils occupent tout le marché, ils n'ont pas besoin de nous. Dès qu'on le peut, on met en avant les produits de notre région.* »



Lucie termine son service. KZ

Pendant que Coca-Cola et Pepsi bataillent dans les stratosphères internationales du capitalisme, d'autres colas s'inventent en résistance et tentent de se faire une place sur le marché du soda. Ainsi de nombreux colas régionaux ont vu le jour en France. Le ministère de l'agriculture en a dénombré plus d'une trentaine. Ces nouveaux produits se sont tout de suite développés dans une opposition, idéologique ou identitaire, à la « *coca-colonisation* » de la planète. En tête du marché, le Breizh Cola en Bretagne, talonné par l'Auvergnat Cola en Auvergne, deux régions à fort caractère culturel.

Mais Sébastien Bellétoile s'en moque. Cela n'intéresse pas le fondateur de Meuh Cola de prendre la tête du monopole des colas « made in France ». « *Je vous emmène dans une limonaderie artisanale, pas dans une usine* », insiste-t-il ce matin de juillet, à l'arrivée en gare. Le soleil est à son zénith, il fait beau en Basse-Normandie et les Parisiens affluent dans les rues de la cité balnéaire, habituellement peuplée de moins de 13 000 habitants et proche de la « *merveille de l'Occident* », comme certains surnomment le très touristique Mont-Saint-Michel, que se disputent Normands et Bretons.

À bord de son camion, Sébastien Bellétoile ne passe jamais inaperçu dans les rues de Granville. Une grande vache est peinte sur la carrosserie, une immense crête rouge entre ses deux cornes. Sur son T-shirt noir, le A cerclé de l'anarchisme est remplacé par un N et au bout du muflerose, un paille violette vient chercher le nectar dans un grand verre. Une bulle s'échappe de ses naseaux : « *Consommez moins, consommez meuh !!!* »



Kevin dans la limonaderie artisanale de Saint-Pair-sur-Mer. KZ

En Normandie, il y a les pommiers et sous les pommiers, il y a les vaches qui paissent. « *C'est un symbole local et en plus je trouvais ça marrant, plus marrant que de l'appeler le Cola normand ou le Cola viking. La veine identitaire, ça marche en Bretagne ou en Alsace, mais pas chez nous* », rapporte le créateur du Meuh Cola, qui précise que le symbole de sa marque n'est pas une vache mais un taureau.

Le graphiste qui a réalisé le logo est finalement devenu fermier et s'est installé dans le département, pas très loin de la limonaderie. Sa ferme produit notamment de petits piments rouges dont Sébastien Bellétoile a acheté plusieurs cageots. Il compte les faire mariner pour donner un arrière-goût piquant à son Dr Meuh, limonade au gingembre dont le packaging ressemble à s'y méprendre à une bouteille de bière.

Dans les petites rues de la haute ville de Granville, le camion passe de justesse. Sébastien Bellétoile parle avec autant de passion de sa région que de son cola. Ici, la plus belle vue de la ville, la plage, le vent dans les cheveux des badauds ; là, la maison où a grandi le grand couturier Christian Dior. Partout, à gauche, à droite, les bars tenus par « *les copains* » qui vendent son cola puis, dans le rétroviseur, la statue de Georges-René Le Pelley de Pléville, dit « le corsaire à la jambe de bois », né à Granville et qui fut mousse, marin pêcheur, corsaire, flibustier, ministre et révolutionnaire. « *Il y a deux villes ici, celle du luxe de Dior et celle du carnaval populaire* », explique le jeune Normand, se situant de lui-même dans la deuxième ville.

À partir de 2008, il a tout envoyé valser, son ancien métier de carrossier, son mariage et sa maison. « *Je n'en pouvais plus de mon travail, je voulais faire quelque chose qui corresponde à mes idées* », explique-t-il. Il se lance dans la vente en ligne de produits régionaux et issus du commerce équitable. En parallèle, sa

« Je vise toujours l'utopie, puis on réajuste ensuite »

En 2010, il se lance et décide de fabriquer son propre cola. Pendant quatre mois, il teste ses premières recettes depuis sa cuisine. « J'ai acheté plein d'ingrédients. À la base, je n'y connaissais rien, mais je me suis inspiré des recettes trouvées sur Internet, puis j'ai essayé plein de combinaisons. » Les banques ne le suivent pas et considèrent le projet comme peu viable.



Passionné de l'histoire des sodas, Sébastien Bellétoile a racheté de très vieilles machines de limonaderie et les a installées dans la sienne. Aux visiteurs il répète une légende selon laquelle le limonadier serait mort sur sa machine, ce qui explique que les vieilles bouteilles en verre soient encore remplies de liquide. KZ

Peu importe, Sébastien Bellétoile persiste et se lance avec l'aide d'une coopérative d'activité et d'emploi d'origine bretonne. Quelques années plus tard, il installera sa limonaderie à Saint-Pair-sur-Mer, à quelques minutes de Granville. Il vend d'abord le Meuh Cola noir, puis, au fil des ans, de nouveaux sodas. Le Meuh Cola transparent, le rose au marc de raisins, la limonade au citron puis celle au calvados, ou encore celle au gingembre. Toute la gamme est bio sauf l'original, qui ne peut pas avoir la certification bio à cause d'un seul de ses ingrédients, le colorant au caramel.

Dix ans après son installation, sous l'effet de la pandémie, la petite entreprise connaît la crise. Le coronavirus est venu lui ponctionner un quart du chiffre d'affaires de l'année. Pour compenser les pertes, le patron et ses deux salariés, Kevin et Vincent, multiplient les heures supplémentaires pour tenter de

Dans la petite limonaderie, tout est pensé local et écolo. L'électricité qui fait avancer le tapis et marcher l'entrepôt vient d'Enercoop Normandie (<https://normandie.enercoop.fr/>), c'est même écrit sur les bouteilles. « *C'est une coopérative d'énergie qui achète de l'électricité à plein de gens qui sont sociétaires et qui ont un petit moulin ou des panneaux solaires en Normandie* », annonce, pas peu fier, Sébastien Bellétoile.

Le film plastique qui retient les cartons de tomber sur la tête de l'un des trois limonadiers est acheté à une dame qui vit à Granville et il est fait à 60 % de plastique recyclé. Le marc de raisins utilisé pour donner la couleur rose à la Roselyne provient des déchets de la viticulture de Maine-et-Loire. Sur les bouteilles, les étiquettes viennent de Lessay, petite commune de la Manche.



En attendant de pouvoir les laver eux-mêmes ou de les envoyer dans les régions, les bouteilles utilisées sont lavées en Mayenne. KZ

Cependant, tout n'est pas local. Les extraits végétaux viennent de Grasse, la cité aux parfums nichée dans les collines au nord de Cannes. Le sucre vient du commerce équitable... de Cuba ou de Thaïlande, au plus grand désespoir du patron. « *On n'arrive pas à acheter du sucre en direct, tout passe par les labels. On n'arrive pas non plus à acheter du sucre local. On n'est pas parfaits mais tout ce qu'on peut acheter de local, on le fait. Je vise toujours l'utopie, puis on réajuste ensuite.* »

Pour son soda, qui se vend à 350 000 bouteilles par an et à 3 euros l'unité, Sébastien Bellétoile a encore plein de projets. Il aimerait trouver un nouvel endroit, peut-être une ferme, où installer sa limonaderie, à l'ombre de rangs de pommiers.

extraits végétaux. Aujourd'hui, on l'achète mais demain on pourrait le faire nous-même. »

Il regrette l'époque où la Normandie était peuplée de pommiers et de limonaderies. *« Il y avait 500 limonaderies dans les années 1950 dans la région, aujourd'hui je suis le seul. Vous imaginez le nombre d'emplois que ça faisait ? Il y avait aussi celui qui faisait les bouteilles, celui qui livrait, celui qui fabriquait les casiers, cet autre qui s'occupait des capsules ou de l'embouteillage. »*

Dans son bureau, Vincent prend les dernières commandes de la journée au téléphone. Le jeune homme de 20 ans est étudiant en BTS et en apprentissage dans la petite entreprise depuis septembre. Son père est agriculteur bio et s'occupe d'une petite exploitation laitière dans la région. Le projet du jeune homme est défini depuis quelques années déjà : reprendre l'exploitation de papa et virer Lactalis.

« Pour l'instant, mon père est obligé de travailler avec eux. Un contrat les lie. Mais quand je reprendrai l'exploitation, je ne travaillerai plus avec Lactalis. Ils imposent leurs prix et on n'a pas le droit de négocier », s'agace-t-il. Dans sa classe, sa vision de l'agriculture, bio et locale, n'est pas partagée par tous. Il raconte les débats récurrents qu'il a avec ses camarades de classe qui *« ne jurent que par l'agriculture intensive »*.

Vincent aimerait passer encore quelques années dans le soda avant de retourner à son lait. *« Ici, c'est si petit que je touche à tout et que j'apprends plein de choses. C'est inspirant, ce qu'a construit Sébastien, et j'espère ça pour l'exploitation de mon père. Revenir au local et au respect de la terre. »*

Quand on lui pose la question, Sébastien Bellétoile se montre, pour la première fois, un peu gêné. *« Êtes-vous anticapitaliste ? »* Dans une entourloupe de patron, il répond oui et non. Enfin, surtout oui. Il dira en définitive qu'il ne se positionne pas contre mais pour. Pour un autre système où la croissance du capital n'est pas l'alpha et l'oméga et où l'économie se fait localement et au service des gens, plutôt qu'à leur détriment.

MOTS-CLÉS

BASSE-NORMANDIE • COCA-COLA • COLAS RÉGIONAUX • ECONOMIE

Cet article est le quatrième de notre série sur la saga des sodas du peuple car la lutte contre la mondialisation passe aussi par la canette. Du nord au sud, l'altercola vient réaffirmer les identités dans un monde globalisé, face au géant américain Coca-Cola. Une histoire populaire des sodas par et pour le peuple, du Selecto algérien à l'eau de Lagidzé en Géorgie, en passant par le Tukola cubain ou les initiatives régionales françaises.